1033

N. Inv. 1033.

Hauke Maur

Description faite par feu le General d'Artillerie Maurice Hauke de l'Isle de St Domingue avec Carte pendant l'expedition du General Leclerc —

qui servent à égouter les eaux de pluye et de sources du pays; tel est à peu près pendant le cours de cette première journée dans la partie espagnole, l'aspect uniforme du terrein immense que l'on traverse, terrein constamment terminé au Sud par la principale chaîne du Cibao, et au Nord par la mer; l'on conviendra néanmoins que de distance en distance quelques groupes de bois de haute futaye embellissent et animent le paysage; c'est surtout dans les pentes des ravines et dans leurs fonds que l'on trouve ces parcelles de bois que la fraicheur du sol pare constamment du plus beau verd; et les bois qui chargent le lit des plus grandes eaux de la rivière d'Yaque, ainsi que ceux qui en sont assez rapprochés pour être vivifiés par la fraicheur des plus grandes eaux, sont égalemt. frais et très vivaces.

Il existe deux chemins pour se rendre de Laxavon à St. Yago le plus court est celui qui se rapprochant davantage des mornes, passe un grand nombre de torrens qui tombent tous dans l'Yaque, rivière qui venant de St. Yago, conserve son nom jusqu'à la mer; c'est

un peu au dessous de la réunion de Guayaoubin avec l'Yaque que passe le second chemin qui va de Laxavon à St Yago; il est plus long de deux à trois lieues, mais il assure au voyageur le moyen de n'être point arrêté, en ce qu'il existe un canot sur l'Yaque qui permet de passer la rivière en tout temps, au lieu que les ravines multipliées qui traversent le chemin le plus court s'opposent souvent par le volume de leurs eaux à la marche de ceux qui les parcourent.

Nous préférâmes pour plus de sureté le chemin le plus long, et après avoir passé l'Yaque à sept lieues de Laxavon, nous fîmes trois lieues de plus pour nous rendre sur la halte-del-medio, où nous passâmes la nuit

Nous quittâmes ce point de mauvais repos et de misère extrême avant le jour et fûmes dîner chez le propriétaire Castellane d'où nous allâmes coucher au delà de la halte-de-l'Espérance; c'est particulièrement pendant cette seconde journée que l'on a toute raison de s'appercevoir que l'on voyage en pays étranger et surtout extrêmement pauvre; l'on ne trouve rarement que des cases de la plus mince valeur et infiniment négligées; elles sont les

habitations d'hommes propriétaires de terrains immenses généralement incultivables, et seulement propres à la nourriture de nombreux animaux; ces hommes extrêmement sobres connus sous le nom de Hattiers ne vivent que de laitage, mangent rarement de la viande, qu'ils aiment beaucoup et qu'ils peuvent se procurer au prix le plus médiocre; mais rien ne peut les faire déroger à leurs principes de sobriété et d'avarice, et c'est sans doute chez les Hattiers Espagnols que l'on trouve le modèle le plus vrai du riche de la Nature; logés ainsi que nous venons de le dire dans de mauvaises baraques ouvertes à tous les temps et dont les meilleures ne lui coutent que peu de travail, il a en outre l'avantage de n'avoir aucune dépense à faire pour ses vêtemens; le chaud climat de St. Domingue le met dans le cas de ne point s'appercevoir d'aucun effet des saisons, et ils semblent pour la plupart ne se vêtir que par soumission à la décence, vertu qui ne paroit même fort exigeante à leurs yeux.

Un examen plus suivi de la vie des Hattiers Espagnols, nous les montreroit à la tête d'un

ménage autrement frugal, mais qui peut pourvoir à tous les besoins sans jamais rien dépenser au dehors, tellement la bonne nature a été prodigue envers eux; leurs maisons sans portes ni fenêtres, sont un assemblage de roseaux alignés plantés verticalement en terre et fixés ensemble au moyen d'autres roseaux horizontaux auxquels les verticaux sont attachés avec l'utile liane des bois: la belle et précieuse feuille de Labannier forme leurs toits impénétrables à l'eau; et leurs habitations à l'abri de ce dernier élément, aucun autre n'est à craindre pour elles, tant à raison de leurs constructions qui forment un tout parfaitemt. lié en toutes ses parties, qu'à raison de la facilité avec laquelle le vent trouve partout le moyen de s'en échaper: Le feu qui seroit toujours incommode au dedans se fait habituellement en plein air à quelque distance de la case, et ne peut jamais s'éteindre. L'on sent enfin que les tremblemens de terre assez frequents à S. Domingue ne peuvent faire aucun tort à des assemblages aussi frêles et aussi légers, fixés en terre et assujettis en tous leurs points: il est d'ailleurs constant que si, contre toute ressemblance, la maison se trouvoit abattue, la chute de la totalité

des débris pourroit en être supporté par le propriétaire sans accident pour sa vie.

La couche ordinaire des Hattiers est le cuir de bœuf, coucher extrêmement sain dans un pays très-chaud, quelques uns cependant établissent une espece de clissage en gaulles, supporté par quelques pieux, et se procurent ainsi un coucher sur lequel ils s'étendent enveloppés dans un manteau de toile, mais cette dernière pièce est toujours scrupuleusement pliée pendant le jour, et c'est dans le hamac tissu en filets et avec la ficelle du bois pitre qu'ils cueillent eux mêmes, qu'ils reposent pendant les momens multipliés, qu'ils donnent chaque jour à la paresse et à l'indolence que légitime trop l'ardente chaleur du sol qu'ils habitent.

Quels besoins d'ailleurs, peuvent appeller le Hattier Espagnol à être industrieux? L'on vient de voir qu'il est toujours bien logé et bien vêtu: la nature lui prodigue de même sans travail une nourriture abondante et celles qu'il préfère sont la banane, la patate, le lait & la chair dessechée au soleil de quelques bêtes sauvages ou de son troupeau, et si après avoir

parlé de sa couche, l'on recherche quels sont les autres meubles à son usage, l'on trouvera en très grand nombre et sous tous les volumes, des callebasses, cocomes et autres fruits du pays qui lui procurent dans toutes les formes tous les vases et meubles nécessaires à ses besoins journaliers; la moindre planche souvent un large tronc d'arbre lui servent de table, vis à vis de la quelle il s'assoit rarement, et le plus souvent sur les ossemens blancs et desseches d'une tête de bœuf animal dont on trouve toujours d'abondans debris autour de lui; la nuit enfin généralement assez désagréable en Europe aux familles mal aisées, soit à raison des précautions qu'elle exige contre un plus grand froid, soit en raison de la dépense qu'entraîne l'absence de la lumière la nuit n'est point contrariante sous ces climats pour l'homme de la nature, elle lui ramene avec tous les charmes du repos qui l'accompagnent un climat plus tempéré, elle lui ramene aussi chaque soir les animaux qui viennent lui porter le tribut qui assure sa nourriture et trouve enfin à chaque par le moyen de s'éclairer en faisant usage du flambeau que la nature lui fournit abondamment dans la plante dessechée

de l'aloës qui brule en repandant autour de lui un doux parfum et la plus belle clarté.

Au milieu de tant d'avantages le Haltier Espagnol qui trouve tout sous sa main et ne connoit aucun besoin ce Haltier dis-je doit conserver un caractère de grande indépendance, c'est effectivement celui qu'il manifeste, le plus grandement etranger à toute espece de civilités les plus ordinaires, et il paroit encore être renforcé par le peu d'attention qu'il accorde à tout ce qui se présente à lui ; les français surtout qui traversent ses possessions depuis la revolution s'appercoivent infiniment de son attitude peu confiante, et il leur seroit bien difficile de ne pas s'appercevoir que l'habitude et le plaisir de leurs hôtes seroient de vivre seuls au milieu de leurs troupeaux, dont la fréquentation journalière, et l'empire absolu qu'ils exercent sur des êtres faibles et timides leur donnent un fond de dureté qui perce partout autour d'eux et plus particulierement peut-être à la nombreuse suite de chiens qui les suivent toujours pour les aider dans la recherche de leurs animaux. Rien n'est plus

extraordinaire que d'en voir de vieux autour d'eux condamnés à vivre dans une maigreur extrême des productions végétales et peu nourrissantes du sol, ils doivent périr dès qu'ils ne peuvent plus faire usage de toutes leurs forces pour le service de leur maître; également fidèle au meilleur comme au plus méchant, ces bons amis de l'homme portent fréquemment de larges cicatrices qui attestent les cruelles corrections que leur font souvent des maîtres nécessairement durs et toujours prêts à faire usage de l'arme tranchante qu'ils ont sans cesse à leur côté, et qu'ils ne quittent jamais que lorsqu'ils se livrent au repos pendant la nuit.

Après ces longs détails peut-être un peu déplacés je reviendrai au narré de mon voyage que j'ai laissé à la 2.me journée après mon départ de Laxavon. Nous passâmes la 3.me nuit à quatre lieues de S.t Jago, d'où nous nous rendîmes le lendemain matin dans cette dernière ville, parcourant dans les bois un chemin généralement couvert et conséquemment moins cruel pour les voyageurs à raison de l'affreuse chaleur qui brûle le sol que nous

traversions.

Notre séjour à St. Jago, jolie petite ville située fort-agréablement et dans le climat le plus beau, eut été long si nous nous en étions rapporté aux demandes que nous fîmes au Cabilde pour avoir des animaux; l'on ne doit que peu compter sur les ordres les plus précis des autorités pour se procurer des bêtes de monture et animaux de charge, et l'on doit sans hésiter, pour ne pas perdre du tems, faire des conventions particulieres avec des habitans pour se procurer ce dont on peut avoir besoin; c'est ce que nous fîmes à St. Jago d'où nous partîmes le 18. pour continuer notre route.

Notre premier repos en partant de St. Jago fut pris sur les bords du Camou près de la Ville de la Vega située dans les hauteurs de la plus magnifique, de la plus fertile, de la plus saine et de la plus vaste plaine de St. Domingue; c'est dans cette ville peu considérable et bâtie en palissades de bois palmiste couvertes de la feuille du latannier; c'est dans ces environs que l'on peut réelement jouir de l'aspect.

le plus agreste et du paysage le plus animé: des chaînes de montagnes assez distantes l'une de l'autre, pour laisser au bassin qu'elles déterminent une largeur de plusieurs lieues entre Est et ouest et versant dans la plaine de la Vega d'abondantes eaux de sources qui venant des sommités peu élevées et peu rapides bonifient les terreins qu'elles traversent sans les déchirer et se rendent à la rivière d'Yhuna qui coule dans le milieu de la plaine où celle-ci roule un volume d'eau suffisant pour porter bateau et rendre à la mer tous les produits du pays, des forêts immenses fournies des plus beaux arbres et qui tous s'élèvent du riche sol de la vallée à une hauteur presqu'égale, présentent à l'observateur élevé au dessus d'eux le tableau mouvant le plus rare et le plus varié en couleurs dues au beau verd de l'acajou, à la blancheur verdoyante du Palmiste à la couleur rougeâtre de la feuille de cayemitier et à toutes les variétés de ce genre, que la nature plus magnifique dans la plaine de la Vega que partout ailleurs étale avec profusion —

Mais si l'ami de la Nature est en droit de se procurer des jouissances réelles en contemplant ce paysage aussi riche que varié, il ne tardera pas non plus à concevoir que cette magnifique Vallée, qui verse si naturellement à la mer dans une superbe baye, pourroit devenir infiniment riche et précieux, si elle étoit livrée à la culture: la plaine de Vega élevée dans sa partie haute de plus de huit cens toises au dessus du niveau de la mer, offre le climat le plus doux et le plus tempéré aux Européens; la richesse de son sol, qu'attestent toutes les productions végétales dont elle est richement chargée assure que le Sucre, le caffé, l'indigo et le tabac y réussiroient également bien. le commerce des bois seroit aussi un objet digne de l'attention de tous les Spéculateurs surtout à la raison de la facilité qu'offriroit la rivière de les conduire à la mer, il suffiroit aussi probablement de s'élever bien peu au dessus de la plaine pour s'y procurer l'avantage de cultiver le bled et récolter la farine nécessaire à plusieurs besoins de la vie. L'établissement de cette riche plaine décideroit enfin le Gouvernement à s'assurer de

la baye de Samanah, un des points de l'isle des plus importans à occuper: l'avantage qu'il a d'être au vent de nos possessions le rend infiniment important, et il est plus que probable, qu'il seroit extrêmement difficile à l'ennemi d'être maître du Canal de Porto rico, si nous occupions la tête de l'isle; toute la deffense des établissemens de la plus riche et de la plus fertile plaine de St. Domingue d'où les Français Européens tireroient bientôt des richesses immenses, se réduiroient à celle de la Baye de Samanah, car la plaine de la Vega est partout ailleurs fermée à toute entreprise du dehors

C'est donc sans aucune incertitude que l'on ose avancer que de tous les projets d'établissemens nouveaux à concevoir pour le plus grand avantage des individus et de la République à St. Domingue aucun ne paroit comparable à celui à faire dans la plaine de la Vega, établissement je le répéterai dont la protection se réduiroit aux deffenses à construire pour s'assurer de la baye de Samanah qui est la plus importante de l'isle et qui eut été depuis long temps fortifiée si elle eut appartenu

aux français, dont le Gouvernement ne sauroit prendre aujourd'hui en considération un objet plus important pour cette vaste Colonie : l'on peut ajouter à cela que la partie, peut-être, la plus riche et sans doute la plus facile à exploiter à St. Domingue, seroit le pendant des eaux attenant à la plaine de la Vega qui verse dans le Nord et qui se trouve compris au vent de l'isle, entre les ports de Samanah et de puerto de plata ; l'on ne sauroit trop dire que rien ne doit paroître plus important que de faire des établissemens dans cette terre fertile où le climat tempéré permettroit toute espèce de travail aux Européens, et où les avantages du sol concourroient avec celui de sa position générale au vent de l'isle pour en faire bientôt une des plus florissantes parties de la Colonie

C'est sur les bords du Camou près de la Ville de la Vega, que j'ai abandonné ce récit de mon voyage pour céder au plaisir de dire quelques vérités importantes sur la plaine de la Vega que nous remontâmes dans la soirée pour aller coucher à deux lieues de là, sur la rive gauche du Camou

Le lendemain 19. nous traversâmes un pays toujours uni, riche en pâturages et ne

conservant plus que peu d'animaux, autant à raison des grandes sécheresses de l'année dernière que des livraisons très-considérables qui ont été faites aux Anglais : nous passâmes dans la soirée au travers du bourg du Cotuy qui vaut encore moins que celui de la Vega, nous en partîmes et fûmes coucher à un endroit situé à quelque distance du bourg, où l'on y trouve de même qu'à Cotuy quelques français réfugiés ordinairement médecins.

Notre voyage de la journée du 20. fut plus pénible, les chemins pratiqués dans un pays qui devenoit montueux, détrempé par les eaux de pluie, rallentissoient notre marche ; nous dînâmes selon notre coutume, sous un arbre et arrivâmes le soir dans la Savanne élevée de ... où nous couchâmes.

La journée du 21. fut la plus périlleuse : nous trouvâmes effectivement des chemins reconnus en tout tems très-mauvais, absolument abîmés par les abondantes pluies qui tomboient depuis long temps ; un horrible coup de vent qui avoit eu lieu et tel que les habitans ne conservoient plus l'idée d'un semblable, avoit renversé la plupart des bois les plus forts et la très-étroite route se trouvoit fréquemment obstruée par de gros arbres

qui obligeoient à des détours excessivement pénibles : nous vinmes néanmoins coucher à S. Pedro, après avoir traversé les chemins affreux et jamais oubliés de ceux qui ont pratiqué les mornes de <u>Patientio</u>, du Pignat et de l'Olme ; nous aurions dû nous rendre le 22. à S. Domingo, mais notre état de lassitude, celui des chemins et pardessus tout l'ignorance de notre guide qui nous égara, nous firent coucher à trois lieues de la ville, où nous arrivâmes le 23. après avoir suivi pendant l'espace de deux lieues le cours du <u>Lozama</u>, très belle rivière d'une petite rapidité et dont les terres des deux rives n'ont encore été que bien rarement soumises aux travaux de l'agriculture.

C'est donc après neuf jours et demi de marche pénible et très lente à raison du mauvais état des chemins, que nous nous sommes rendus du Cap à S. Domingo : cette dernière ville est un des points du monde, que j'avois le plus désiré de connoître. L'intérêt que je prends à la magnifique Isle de S. Domingue, la première ville importante que ses conquérants ont songé

à bâtir, le chateau qu'a élevé le fils du grand Colomb, celui de son Père ; l'Eglise où les restes de cet homme extraordinaire ont reposé long temps, tout me faisoit ambitioner de voir cette ancienne Capitale de l'Isle, dont je me faisais malheureusement une beaucoup trop haute idée d'après les avantages particuliers et surtout le rapport de Charles Voix ; il existe encore cependant quelques maisons et surtout des églises qui attestent hautement la puissance de ceux qui les ont fait batir dans les temps reculés où elles ont été construites ; mais généralement parlant la ville de S. Domingo, infiniment déchue de sa splendeur ancienne perd de plus en plus chaque jour : situeé à l'embouchure du Ozama dans la mer, sur la rive ouest de la rivière, elle se trouve sur une très-grande partie de son pourtour enveloppée par la rivière et la mer, qui donnent à tout son site, une temperature humide singulierem.t augmentée par les inégalités du Sol qui versant du nord au Sud par des pentes assez rapides, ne conduisent cependant pas par une même pente, leurs eaux jusqu'à la mer ;

ouverte aux coups du Sud, que les gros bâtimens n'y peuvent mouiller surement, et que ceux qui tirent treize à quatorze pieds d'eau ne peuvent que difficilement être introduits dans le port, l'on conviendra que de nombreux et puissants motifs contrarioient le choix que l'on a faite pour le chef lieu de la Colonie, dont le port est impraticable pour les grands bâtimens, et dont les environs par terre n'offrent aucune ressource pour la culture des principales denrées de la colonie.

L'on sent en effet que ces villes des colonies qui ne peuvent être créés et se soutenir que par le commerce d'échange qu'elles font dans le cas de faire des objets de leur culture avec ceux de la métropole, doivent pour leur intérêt chercher des ports environnés des produits du pays: l'on peut justement observer à l'appui de ceci qu'aussi long temps que l'exploitation des mines du Cibao de S.t Christophe et autres parties de la Colonie, s'est faite par S.t Domingo. Cette ville a été très peuplée et a joui d'une grande splendeur; mais du moment que la seule branche de commerce qui l'alimentoit a cessé, elle a dû

perdre de son éclat ; elle perd tous les jours davantage surtout depuis le traité qui la cède à la france, et l'on ne voit guères pour elle aujourd'hui d'autre ressource qu'elle est en droit d'attendre de sa très-heureuse position vis à vis et sous le vent de la grande terre de Caraque du Mexique et autres colonies espagnoles ; il n'est pas douteux que le Système commercial de la france avec ses Colonies, aidé de tout ce que peuvent le génie et l'industrie des Négocians français pourra faire un jour de la Ville de S. Domingo l'entrepôt le plus brillant et le plus magnifique pour le commerce ; et le fisc Espagnol doit même infiniment redouter le moment où les opérations actives des Négocians français verseront dans la ville de S. Domingo les riches et abondans produits de notre industrie nationale Européenne.

Mais ce dernier avantage n'est toutefois dû qu'à une donnée en quelque façon étrangère au port de S. Domingo, et il est toujours vrai de dire, que ce port ne réunit pas tous les avantages que présentent d'autres points de la Côte, tels que le port de Macouri dont l'avantage de la position générale est encore aidé des

ressources que peut procurer un sol riche susceptible de culture et de fournir conséquemment à ses habitans des objets d'échange indépendants de toute donnée étrangère à ses propres ressources, ce qui ne permet pas d'hésiter à annoncer que ce port eut peut être mérité une juste préférence sur celui de S. Domingo.

L'on s'étonnera peut être de la sévérité de ces observations: la splendeur dont a joui cette ville, le choix qui en a été fait par le frère de l'immortel Colomb et approuvé par Colomb lui même doivent infiniment prévenir en sa faveur; mais quelques courtes réflexions viendront à l'appui de ce qui a été avancé.

La vraie richesse de S. Domingo doit être vue dans la fertilité de son sol qui donne abondamment les denrées coloniales de première qualité, devenues nécessaires aux Européens: c'est le besoin de ces denrées qui a fixé l'établissement des principales villes de la Colonie française et d'après cette vérité, le peuple agriculteur de S. Domingue, le Négociant d'Europe également obligé de diriger leurs combinaisons qui leur offrent

des objets d'échange, doivent également concourir à placer les entrepots de Commerce dans les ports qui avoisinent des plaines cultivées ou susceptibles de l'être : ce raisonnement ne fut point celui des Espagnols au moment où ils abordèrent dans l'isle : la découverte de quelques grains d'or ~~que~~ les eaux avoient découverts sur la surface de la terre, après les avoir par succession de temps, détachés de leurs matrices et emporté au loin, leur fit penser que l'isle leur offriroit des recoltes abondantes de ce métal précieux que les indiens dédaignoient, et qui répondoit si bien à l'idée qu'ils vouloient donner de leurs grandes entreprises : ils furent loin de soupçonner que la plus vraie richesse de la terre qu'ils venoient de découvrir existoit dans la fertilité de son sol et ne songèrent point à être agriculteurs ; ils ne traversoient d'ailleurs les mers à cette époque, qu'avec des caravelles de cent à cent cinquante tonneaux qui tiroient bien peu d'eau et le port de S. Dominque dans lequel verse une des plus belles rivières de l'isle put facilement paroître mériter

une juste préférence ; une circonstance enfin dans le genre de celles qui, quoique peu dignes d'attention jouent cependant un grand rôle dans les évènemens les plus importans, contribua beaucoup à déterminer le frère de Colomb dans le choix qu'il fit ; un officier espagnol obligé de fuir de la partie du Nord à la suite d'une affaire d'honneur, traversa dans le Sud et vint sur les rives du Lozama. Un Espagnol étoit un être du plus grand intérêt aux yeux des bons et paisibles indiens : le Cacique de l'endroit le distingua d'une manière toute particulière, lui offrit un azile, de la terre et lui donna sa foi : il ne s'en tint pas là, et désirant réunir auprès de lui un grand nombre d'espagnols il engagea son premier ami à leur offrir de la terre dans ses états ; l'Adelantado se rendit sur les lieux et fit choix pour l'établissement de la Ville qu'il vouloit fonder de la rive gauche du Lozama, où fut d'abord fondée la ville ; mais un affreux coup de vent l'ayant détruite elle fut mal àpropos reconstruite sur la rive opposée.

L'on vient d'exposer les différents motifs

qui ont pu déterminer dans des époques reculées le choix qui a été fait du port de S. Domingo, et tout en regrettant que ce choix n'ait pas été en faveur d'un meilleur port, environné d'un sol plus fertile, l'on ne peut s'empêcher toutefois de convenir que sa position actuelle ne réunisse beaucoup d'avantages dignes d'avoir fixé ses fondateurs ; l'on est même persuadé qu'il pourra encore être appellé un jour au moyen du genie d'industrie et d'activité de ses nouveaux possesseurs, à devenir un des points des plus commerçans des isles sous le vent.

Le port de S. Domingo est parfaitement défendu du côté de la mer ; les batteries multipliées que l'on a établies pour sa protection et distribuées le long de sa rive droite escarpée et inabordable assurent qu'il est à l'abri de toute insulte de ce côté ; la côte se défend également d'elle même à une très grande distance et l'on n'observe qu'un seul point qui puisse offrir quelque probabilité à un débarquement ; ce point est occupé et défendu par un quarré fortifié régulièrement, et qui, construite en pleine maçonnerie, deviendroit infiniment meurtrier pour ses défenseurs

s'il étoit attaqué; danger qui n'est guère vraisemblable aujourd'hui que S. Domingo a infiniment perdu de son éclat; l'on a fait néanmoins une addition essentielle à ce fort dès le commencement de la guerre actuelle, l'on a établi deux redoutes en terre qui défendent l'accès de ses flancs, et qui liées par un parapet de communication couvrent son entrée contre des trouppes de débarquement.

Les principaux établissemens militaires de S. Domingo sont très heureusement situés sur le bord de l'eau; ils consistent en un parc d'Artillerie assez peu approvisionné en effets et objets de rechange, en une tour pour les signaux servant de prison, en un beau magazin de poudre et en un très beau corps de casernes susceptible de recevoir 1,800, à 2000. hommes. Tous ces établissemens paroissent en très bon état et ne demandent aucune addition.

La ville est fermée du côté de terre par une enceinte bastionée et terrasée sur une épaisseur de 4. à 6. pieds, surmontée d'un parapet elevé en maçonnerie d'un pied et demi d'épaisseur; un bastion d'un tracé et d'une capacité peu défensive

donnent des flancs sur cette faible enceinte qui n'est protégé par aucun fossé, si l'on en excepte la principale porte d'entrée de la ville en avant de laquelle l'on a établi un petit retranchement formant une espèce de demi-lune qui ne serviroit d'aucune défense, son sol plus bas que le terrein environnant permettent de voir jusqu'à la bouche du soulier et à la portée du fusil ceux qui seroient chargés de la défense; l'enceinte de la ville est aussi sujette au même inconvenient, et il n'est pas douteux que de la hauteur de S. Carlos l'ennemi auroit le plus grand avantage pour battre une enceinte extrêmement faible et dont tous les débris, après avoir mis en peu de temps hors de combat tous ses défenseurs offriroient bientôt encore une rampe qui faciliteroit l'approche de la breche ouverte en très peu de temps et avec bien peu d'efforts.

Mais c'est surtout la partie de l'enceinte la plus élevée sur le cours du Lozama que l'ennemi pourroit attaquer avec le plus d'espoir de succès, cette partie n'est nullement défendue dans son état actuel, il est seulement vraisemblable qu'au cas de danger, un navire placé sur la

riviere procureroit un grand moyen de defense; mais dans tous les cas l'attaque de S. Domingue se reduiroit toujours à des breches aisées à faire et à des escalades à tenter contre une vaste enceinte d'une faiblesse extrême, et si cette même enceinte est soigneusement entretenue aujourd'hui, c'est que le systême proibitif des Espagnols exige imperieusement qu'elle le soit pour les interêts du fisc; mais dès que les français en auront pris possession, il est bien probable que la ville cessera d'être aussi — soigneusement entourée; l'on avoüe même que l'on ne voit pas grand avantage à ce qu'elle le soit

Un autre moyen d'attaque vraiment dangereux pour S. Domingo, sans pouvoir toutefois être décisif, seroit celui que tenteroit un ennemi maître de la mer et qui mouilleroit des bombardes à l'anse de la Calette, d'où il tireroit sur la ville avec beaucoup d'avantage, un pareil genre d'attaque peu couteux pour l'ennemi paroit réellement à redouter pour la ville, et l'on ne voit rien de mieux à lui opposer que l'établissement d'une batterie à la pointe est de la riviere, d'où il seroit possible de découvrir le mouillage

de la Caltette

L'objet de mon voyage à S. Domingo étant, ainsi que je l'ai dit de décider le Commissaire Roume à se rendre à la partie française pour y prendre l'agence particulière, je ne négligeai aucun moyen de le persuader de s'y transporter : mais ce Commissaire crut ne devoir point céder a mes instances et voulut voir avant de s'y rendre, des ordres du Directoire qui authorisassent son déplacement; heureusement que de pareils ordres existoient dans la Colonie, mais ce ne fut qu'après un mois de demandes et d'attente qu'ils parvinrent enfin à leur destination et déterminèrent le départ du Commissaire pour la partie française; mon retour dans cette même partie fut décidé dès lors, et je partis le 22 frim.re pour le port-républicain où je désirois connoître l'état actuel de la place, et celui du service du Génie dans cette ville, et celles de la croix-des-bouquets, l'arcahail, S.t Marc et les Gonaïves

Je sortis à cinq heures du soir le 22. de S. Domingue pour venir coucher sur une sucrerie appartenante à un Espagnol homme de beaucoup de mérite, nommé Aria-Sabal: cet établissement est sans doute le plus magnifique et le mieux

entendu de la partie Espagnole, quoique les Contracteurs attestent partout que le propriétaire avoit beaucoup d'argent et l'architecte beaucoup de pesanteur dans les idées et le génie de construction.

Je passai en un moment de S. Domingo sur cette habitation, située au Nigua devant le petit quarré fortifié de S. Jérome, d'où suivant toujours un chemin de plaine et peu éloigné du bord de la mer nous arrivâmes à la rivière de Playna, sur la rive gauche de laquelle se trouve un mur élevé en parapet susceptible de défendre l'entrée du pays à une troupe qui auroit opéré un débarquement: le mur en parapet est lié à une batterie armée de plusieurs pieces de canons qui voient la mer et défendent l'entrée de la rivière

Je partis le 23. au point du jour des bords du Nigua, pour venir déjeuner sur les bords du Nisao avant lequel je passai le Hahayo, et suivant bientôt après le bord de la mer pendant un certain temps, je continuai à marcher pendant trois heures à l'ouest pour me rendre à Bany, en traversant un assez beau pays

et le plus fourni en animaux; une demi lieue avant Bany se trouve le Bourg de Paya, situé sur la rivière de ce nom, où après un repos de deux heures, je continuai ma route pour Savannah-Buoy, où je fus coucher.

C'est en arrivant au Bourg-de-Bany que l'on observe que les mornes qui, depuis S. Domingue avoient toujours été à une assez grande distance, se rapprochent pour former la belle et riante savâne dans laquelle le Bourg-de-Bany, mieux bâti que la Vega et le Cotuy se trouve établi

Je voyageois dans l'après-midi d'un beau jour, et avec une des moindres chaleurs que l'on puisse éprouver à S. Domingue; j'ai marché pendant cinq heures pour me rendre à Savannah-Buoy, mais je ne voyageai jamais avec autant d'agrement dans la Colonie. La route tracée en beau pays, au travers de paturages abondans, encore peuplé d'animaux dans le meilleur état: l'air d'aisance des Hattiers, generalement moins mal logés que dans les autres quartiers de la Colonie, le chant enfin des bergers au déclin du jour, chant si ordinaire en France à la rentrée des troupeaux chant qui annonce tant la présence du bonheur et des jouissances attachés à la seule vie champêtre.

et que je n'avois encore jamais entendu auparavant; tout m'assura que le Quartier de Bany avoit de grands avantages par dessus les autres que j'avais traversé jusques là, et c'est sans doute pendant le temps que je fus sur son territoire que je connus les momens les plus satisfaisans de mon voyage: mais comme si un même endroit ne pouvoit jamais réunir tous les avantages le Quartier de Bany offre rarement de la bonne eau, je n'en rencontrai que de la très mauvaise, pendant l'agréable soirée dont j'ai parlé, et le voyageur doit prendre la précaution de faire sa provision avant de partir de Bany, afin d'en être muni jusques au delà de l'Ocoa.

Si j'avais traversé un beau pays dans l'après-midi, je devois en trouver un des plus mauvais en avant; ce fut celui où je couchai, qui ne produit absolument que de l'aloès, l'opuntia et les plus mauvais bois durs; je passai une misérable nuit à Savannah-Buoy, et me rendis le lendemain de grand matin sur une hauteur voisine pour découvrir la mer et observer le port de la Caldera, qui peut procurer un azile assuré contre toute tempête à la flotte la plus nombreuse

composée de vaisseaux du premier rang : ce port qui m'a paru avoir son entrée Est et Ouest est formé par une langue de terre en forme de presqu'île qui se porte en avant pour donner le bassin de la Caldera dont il paroit que l'entrée pourroit être facilement défendue par des bateries dont les feux se croiseroient d'un côté à l'autre de l'entrée.

De retour à huit heures du matin de la visite au port de Caldera, je continuai ma route pour me rendre à Azua ; je suivis pendant une grande partie de la journée les bords brulans de la mer, et j'avais grand besoin de repos, lorsqu'enfin après cinq heures de marche, je m'arrêtai de l'autre côté de l'Ocoa, d'où après trois heures de nouvelles fatigues, j'arrivai enfin à Azua, bourg considérable, assez bien bâti, et ayant l'avantage d'un petit port peu éloigné, très essentiel à son commerce qui vivifie beaucoup une vaste Saline située a une demi lieue du bourg ; la petite rivière de la Candela coule à l'Est et pourroit très facilement être mise sur terre ce qui rendroit le bourg d'Azua un endroit délicieux à habiter : mais l'indolent Espagnol nonchalamment étendu dans son hamac, sacrifie tout au bonheur de

jouir du privilège de ne rien faire, également incapable du moindre effort de genie et de la fatigue la plus ordinaire, il n'apperçoit pas qu'un travail peu considérable suffiroit pour lui épargner une peine de tous les jours; une bonne et belle eau qu'il va chercher aujourd'hui avec peine dans le fond d'une ravine, pourroit être amenée aisement devant sa porte et fertiliser le Sol brulant et aride qu'il a sans cesse sous les yeux.

A une lieue du Bourg d'Azua je passai la riviere d'Oura, dont l'eau bien différente de celles que j'avais trouvées depuis Bany me parut meilleure; mais cette petite riviere, ainsi que la plupart de celles que l'on rencontre sur cette route est souvent sans eau; ce qui à même forcé d'abandonner des établissemens en Sucrerie que l'on dit avoir été les premiers créés dans la Colonie.

Après un repos de deux heures pris pendant la plus grande chaleur, mais sous un Guayac qui procuroit l'ombre la plus parfaite, et se trouvoit disposé de tout point pour offrir un abri aux voyageurs fatigués; je partis pour me rapprocher de la riviere de Neybe où je pris provision d'eau pour le reste du jour, et vins

coucher à deux lieues plus loin après avoir parcouru pendant cet après midi des chemins vraiment difficiles.

Je partis le 26. à mon heure ordinaire, c'est à dire aussi matin que la nonchalance et les habitudes de mon guide Espagnol purent me le permettre, ce qui n'avoit jamais lieu qu'après un déjeuné dont le caffé au lait faisoit le principal article; je passai deux heures après la Neybe d'où sans m'éloigner beaucoup de la rive droite, je me rendis en quatre heures de marche dans le bassin de la vaste plaine de Neybe.

Ce fut alors qu'un spectacle vraiment aussi grand que nouveau pour moi, s'étala à mes yeux; je voyois à l'Est la rive gauche du Neybe, que je venois de traverser susceptible d'être arrosée par les eaux de ce fleuve, qui se rendent à la mer à quatre lieues de l'endroit où j'étois des montagnes élevées au nord courant Est et ouest, observoient un parallelisme sensible avec celles qui leur sont opposées au Sud, et qui fort élevées, courant aussi Est et Ouest, donnent les grandes montagnes de Bahoruco, et laissent entr'elles l'immense plaine de Neybe, longue

de plus de vingt lieues et large de trois à quatre;
je demandai quelle rivière recevoit les eaux de pluye
et de sources de ces deux chaînes; celle de Neybe paroissoit
étrangère au bassin du même nom; chacun m'assura
qu'elle n'en alimentoient aucune, et j'avais peine à
le concevoir, lorsque montant à cheval dans l'après
midi pour me rendre au bourg de Neybe, je reconnus
que le sol du bassin compris entre ces deux chaînes
de montagnes étoit sensiblement de niveau, ne donant
lieu à aucun écoulement prononcé pour les eaux et
ne pouvant conséquemment creuser aucun canal ou lit
de rivière; je n'étois cependant pas encore satisfait,
lorsque je fus averti par des marais dont ma monture se
dégagea difficilement, que d'abondantes eaux provenant
de la chute des montagnes détrempoient absolument
le sol qui étoit constamment mouillé; cet état du
sol et les abondantes évaporations auxquelles donne
nécessairement lieu la chaleur la plus ardente que
j'aie ressentie à S. Domingue, auroient suffi sans
doute pour m'expliquer pourquoi les montagnes
que je voyois ne procuroient aucune eau courante;
mais toute réflexion de ce genre dut cesser, lorsque
je suivis le lendemain les étangs salés et saumâtres
qui sont réellement les grands réservoirs qui reçoivent et
conservent les eaux des pendants des mornes adjacentes.

Ce ne fut qu'après six heures de marche &

à neuf heures du soir le 26. que j'arrivai au bourg de Neybe avec des chevaux épuisés de fatigue, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à m'en procurer pour l'après-midi du lendemain 27.

L'on voit rarement un sol plus aride que celui que j'ai parcouru sur une longueur de quinze lieues entre Azua et Neybe : il faut en excepter toutefois quelques portions du sol marécageux qui nourrissent quelques végétaux d'une très-mauvaise qualité ; le bourg de Neybe situé au centre d'un terrein aussi ingrat doit nécessairement se ressentir de la nullité du sol dont il est le chef lieu ; aussi m'a-t-il paru l'endroit le plus nud et le plus brulant de la Colonie, je n'y séjourné qu'une demi-journée et dans la saison la plus fraiche de l'année, je n'ai cependant jamais connu de chaleur plus forte à S. Domingue ; les pluies du Nord abondantes dans d'autres parties de la Colonie à la fin de l'Automne et particulièrement à S. Domingo, ne raffraichissent jamais les terres arides des plaines comprises entre Azua et Neybe, et il faut réellement être fait aux fatigues des climats brulans pour pouvoir supporter celles d'un voyage de S. Domingo au Port Républicain dans cette saison de l'année : la rareté des vivres est d'ailleurs extrême dans toute cette étendue de pays ; les habitans en ont

à peine pour suffire à leur subsistance et aujourd'hui que ceux du Neybe ont une garnison de 50 hommes à faire vivre, ils souffrent réellement eux mêmes, pour parvenir à fournir à cette garnison les vivres de terre, indispensablement nécessaires à la subsistance ; il est même très vraisemblable que les habitans de ce bourg ne pourront continuer à les fournir.

Je quittai le Bourg de Neybe le 27 à trois heures après midi pour continuer ma route vers le port Républicain et trouvai à deux heures de mon point de départ le premier poste de Barbaco où je dus montrer mon passeport ; je passai à une lieue de là l'Etrion et trouvai à une lieue plus loin le poste de ce nom ; c'est au premier point que j'aurais dû coucher et c'est ainsi que doit faire tout voyageur qui partira de Neybe à trois heures après midi pour venir au port républicain ; l'on couchera dans la seconde journée au pied du Morne qui sépare le bassin de la Croix-des-bouquets de celui de Neybe, sur un petit plateau élevé de 50 pieds au dessus de l'étang pour venir dans la journée suivante au port républicain.

L'on ne sauroit conseiller une autre

distribution des points de repos, parceque tout le chemin compris entre l'Etrion et le point indiqué pour la seconde nuit est tellement chargé de malingrins et d'insectes de toute espèce, qu'il est de toute impossibilité d'y reposer; une autre raison doit encore y déterminer; le morceau très pénible et réellement le plus mauvais du chemin est celui du morne qui sépare les deux bassins de Neybe et de la Croix des bouquets et se termine dans l'étang saumâtre; ce n'est qu'avec de grandes fatigues et même du danger pour les animaux que l'on peut le pratiquer aujourd'hui, et c'est pour cette raison qu'il importe de coucher au pied de ce morne difficile afin de pouvoir le gravir le lendemain avant le lever du soleil; ce mauvais morceau de chemin franchi, ce qui exige deux heures de temps, l'on se rend facilement en trois heures et par un beau chemin, au bourg de la Croix des bouquets, d'où l'on peut en suivant toujours la même route, se rendre en trois heures au port Républicain où j'entrai enfin le 29. à dix heures du matin.

La distance de S. Domingo au Port Républicain par Azua et Neybe est à peu près de 60. lieues; cette route généralement belle, est même très souvent

fort agréable jusqu'Azua, quoiqu'elle soit souvent traversée par des rivières considérables, dont les principales sont la Nigua, la Nizao et l'Ocoa, toutes susceptibles d'arrêter le voyageur dans des temps de pluye ordinaire; cette portion de pays quoique peu habitée renferme cependant un grand nombre de petites habitations appellées Conoucks, elles sont la demeure des familles nombreuses aussi sobres par tempérament que paresseuses par inclination et habitude; l'on ne voit presque aucune culture autour d'elles; quelques pieds de Bananiers, quelques touffes de Cannes, peu de patates, maniocs et autres vivres du pays sont les seuls produits qui les occupent pendant toute l'année, et telle est leur paresseuse insouciance pour tout ce qui peut se passer autour d'elles, qu'elles négligent d'ouvrir le plus petit chemin qui leur suffiroit pour les faire parvenir sur la grande route, où elles n'arrivent qu'avec peine et après bien des détours dans les bois, et ceci est au point que le voyageur ne peut soupçonner aucune de ces demeures alors même qu'il en est infiniment près et qu'il croit voyager au milieu des déserts alors qu'il a de droite et de gauche de nombreuses peuplades

Le pays que l'on parcourt d'Azua au Port Républicain a beaucoup moins d'eau que le premier ; l'on ne remonte guères que la rivière de Neybe, dont le volume puisse être de grand obstacle pour les voyageurs dans des temps de pluye ordinaires mais la chaleur devient nécessairement fatiguante dans cette partie de la route, le long de laquelle on ne trouve aucune culture et les seules plantes qui s'y plaisent, à raison des très grands secs qui s'y font sentir pendant la plus grande chaleur de l'année, n'offrent qu'une pâture peu abondante aux animaux que les habitans élevent et qui sont la seule richesse de ces pays : cette partie est conséquemment une des moins peuplées de la Colonie, et l'on n'y trouve que rarement des établissemens, de hattes confiées souvent à un petit nombre d'hommes sous les ordres d'un chef appellé Mayoral, tandis que ce propriétaire fait sa résidence habituelle au bourg de Neybe, endroit aussi triste qu'insupportable à habiter à cause de sa très-grande chaleur ; c'est donc réellement un besoin pour le voyageur qui se rend d'Azua dans le Quartier du Port Républicain de pouvoir arriver dans le bassin de celui de la Croix des bouquets dont le riche Sol offre les plus grands avantages et avoit été porté à la plus grande fertilité avant

les évenemens affreux qui l'ont livré à l'ennemi.
Rendu au pied du morne dans ce beau quartier, le voyageur n'a plus à redouter aucun obstacle et il peut en quatre heures de temps arriver au Port-Republicain.

Il seroit superflu de considérer sous le rapport Militaire, le pays compris entre S. Domingo et le Port Républicain, car quelque peu que puissent être les projets de l'ennemi contre la portion de l'isle comprise entre la baye de Higuey et le Cap de la Beate portion de terrein que l'on peut mieux designer sous le nom de la partie Sud de la ci-devant partie Espagnole; ils auront toujours pour resultats et principal objet la prise de la Ville S. Domingo, la seule qui puisse offrir quelque dédommagement pour une entreprise nécessairement couteuse et infiniment penible; mais l'on a observé que cette Ville dans son état actuel peut être considérée comme hors de toute insulte par mer, et les autres points du pays, ne pouvant réellement presenter aucun avantage, ni même la moindre possibilité de subsistance à un ennemi qui chercheroit à l'envahir, il paroît rigoureusement démontré que rien n'est à craindre pour toute cette étendue de pays generalement inculte

et n'offrant d'autres ressources, que celle de quelques animaux essentiels aux manufactures et à la subsistance des habitans de la partie française.

Le petit port d'Azua appellé porto viego mériteroit toutefois quelqu'attention soit par l'avantage qu'il a d'être très voisin du Bourg de ce nom, soit par sa position particulière où aboutissent les principaux chemins de la Colonie et notamment celui du Cap à S. Domingo passant par S. Raphaël, Banica et S. Jean: il n'est pas douteux qu'un ennemi puissant qui voudroit conquérir le pays, devroit regarder ce port comme un des plus importans à occuper, à raison de la facilité qu'il lui offriroit de pénétrer dans toutes les parties de la Colonie par les chemins les plus praticables et les pays qui offrent le plus de ressources: La proximité d'Azua avec Jacmel et les Cayes, à raison de la brise ordinaire, met aussi ce premier point infiniment à la portée de toute la partie du Sud de la partie française; il est donc très-certain que le bourg d'Azua doit être considéré par la puissance qui auroit l'entière Colonie de S. Dominique comme un point central méritant toute son attention; il seroit

conséquemment très-à propos de le faire reconnoître et lui procurer d'avance quelques avantages qui puissent y attirer une population plus nombreuse et y préparer des ressources qui dans de certaines époques embarassantes pourroient infiniment faciliter les opérations du Gouvernement. Ce seroit par exemple un service important à rendre à ce Chef-lieu que de mettre sur son sol, l'eau de la ravine de la <u>Candela</u>, qui longe le bourg; cette eau précieuse qui ne produit aujourd'hui aucun bien, serviroit à fertiliser le plateau sur lequel est bâti le bourg, et rempliroit le double objet d'ajouter à la salubrité de l'endroit, en rendant son sol à la fertilité

L'on pourroit aussi arrêter à l'avance un tracé soigné de ce bourg en lui fixant une enceinte susceptible d'une bonne défense, et qui pourroit le mettre à l'abri d'un coup de main de la part de l'ennemi qui auroit la mer.

Au surplus l'on n'insistera que faiblement sur l'importance de prendre à l'avance des moyens d'augmentation et de protection pour le bourg d'Azua, capables de seconder le besoin où l'on pourroit être d'en faire un point d'entrepôt. La liberté accordée aujourd'hui à la généralité des habitans de St.

Domingue, a mis à la disposition des chefs de la Colonie, le plus vrai et le plus puissant moyen de défense qui puisse exister; ce grand moyen se trouve dans la force armée composée des vrais hommes du pays, également capables de toutes les fatigues et de toutes les privations; quelle autre force seroit à même de lui disputer un pays aussi pénible à parcourir pour l'attaquant, que facile à défendre pour les attaqués; l'on ne peut voir aucune vraisemblance a de grandes entreprises de la part de l'ennemi extérieur, et toutes les craintes paroissent devoir se borner à empêcher une attaque du moment de la part de l'ennemi qui, puissant par mer, tenteroit une incursion pour détruire le bourg et se retirer bientôt après; projet infiniment couteux pour celui qui réussiroit à le réaliser, et dont il seroit loin de pouvoir retirer aucun avantage capable de le dédommager de ses peines, pertes et dépenses

Concluons donc que des attaques du dehors sont peu vraisemblables contre le pays que l'on vient de prendre en considération, et ajoutons avec confiance que le seul vœu à former pour lui, seroit qu'il put se conserver les avantages

d'une paix intérieure, qu'il paroit aussi aisé de bazer solidement sur l'excellent naturel de ses habitans, qu'il me paroit aisé pour eux de se mettre à couvert de toute attaque du dehors.

Au Cap le 10. Pluviose an 7.

Signé Vincent, Directeur
des fortifications &c

an 10. Réflexions sur l'Etat actuel de S.t Domingue et sur les moyens d'y rétablir l'autorité de la Métropole.

Après les travaux les plus étonnans et les souffrances de tout genre qu'a soutenu le peuple français pendant les longueurs d'une guerre des plus affreuses qui ait ensanglanté les quatre parties du monde, le fruit le plus essentiel qu'il puisse espérer de la paix aussi glorieuse qu'inattendue qui vient de lui être annoncée est sans doute le rétablissement de l'importante Colonie de S.t Domingue, que son génie infiniment actif, et l'une de ses premières vertus son amour inappréciable pour le travail avoient rendu ce pays le plus riche du globe et la source de la prosperité de la France.

Les malheureux habitans blancs de ce pays infortuné, dont le nombre a été diminué des cinq six.mes par tous les genres d'horreurs et dont les debris épars, pressés par la misère, et par le besoin — qu'éprouve tout français qui a connu S.t Domingue de le revoir encore malgré les rigueurs inouies d'un Gouvernement infiniment Arbitraire et dur; les malheureux habitans dis-je de cette terre de necessité pour les français et la france

pourront-ils se réjouir plus que leurs frères d'Europe, et autant qu'ils le désirent du bonheur que le plus puissant des Gouvernemens, qu'ils connoissent à peine, vient d'assurer au monde entier ? Je ne puis malheureusement le croire ; je viens de les quitter, je connois leur cruelle position ; la premiere nouvelle de la paix sera pour eux un sujet égal d'ivresse, de joie et de stupeur consternante.

Les Noirs, maîtres absolus de la Colonie en ce moment, y Comandent de la maniere la plus exclusive ; un petit nombre de blancs occupe quelques emplois dans la force Armée ; plusieurs sans doute sont dignes d'estime ; mais combien d'entr'eux sont livrés journellement à la haîne et au mépris de leurs frères.

Sous le prétexte des craintes qui sont toujours infiniment exagérées, les Noirs entretiennent sur pied quinze mille hommes d'Infanterie et douze cents de Cavalerie. La masse entière des Cultivateurs organisés en milices Nationales commandée par des hommes séduits par quelques principaux Chefs est toujours prête à se lever et à marcher : Tout le monde des lors est sous les Armes, Blancs, rouges et noirs, Tout est nécessairement debout au premier signal, sous peine de la vie.

Des travaux de défense, multipliés dans tous les

points de débarquement, ordonné sous le prétexte de dangers qui n'existoient pas, et dont j'ai été le seul exclus, assurent qu'il est impossible de tenter aucun débarquement, sans qu'il soit sur le champ annoncé dans toute la Colonie, rien n'est plus promptement servi que la Correspondance des Chefs

Des munitions de guerre des armes en quantité étonnante existent dans les Chefs lieux, mais surtout dans l'intérieur des repaires connus pour être plus susceptibles de deffense, un long usage de la guerre sur les principaux théatres de la Colonie, a mis les Noirs à même de faire des dispositions qui annoncent quelqu'intelligence

Mais surtout dans la guerre d'embuscade, ils trouvent toujours leur plus grande force.

Doués de toute leur activité sous le climat brûlant de S. Domingue, ils peuvent vivre dans les bois de racines et de fruits du pays habituellement nuisible aux Européens. Leurs petites armeés de cinq à six mille hommes tiennent la Campagne pendant des mois entiers sans recevoir aucun traitement ni rations; elles ont plus fait; on les a vues privées d'abris et de tout secours de subsistances, faire dix à douze lieues par jour pour se rendre sur St. Domingo.

Si l'on ajoute à ces détails sur la position actuelle de la Colonie les ressources infinies que l'on puise journellement dans le trésor pour se procurer tout ce qui peut être acheté au dehors seulemt (car rien n'est payé dans l'intérieur) l'on aura quelqu idée du dégré de force materielle qui existe en ce moment dans la Colonie.

A la tête de ces forces se trouve l'homme le plus actif, le plus infatigable dont on puisse se faire une idée : L'on peut rigoureusement dire qu'il est partout, et toujours partout où un jugement sain et le danger lui font croire que sa présense est plus essentielle. Le soin particulier qu'il prend de toujours tromper sur sa marche les hommes même dont il a le plus de besoin, et auxquels on croit qu'il accorde une confiance qui n'est cependant à personne, fait qu'il est également attendu tous les jours dans les Chef-Lieux de la Colonie Française. Sa grande sobriété la faculté à lui seul accordée de pouvoir ne jamais se reposer, plus que tout cela l'avantage qu'il a de reprendre le travail du Cabinet après de penibles voyages, de repondre à cent lettres par jour et de lasser habituellement cinq Secretaires, en font un homme tellement Superieur à tout ce qui l'entoure que le respect, la Soumission pour lui vont jusqu'au fanatisme

dans le très grand nombre de têtes. L'on peut même assurer qu'aucun homme aujourd'hui n'a pris sur une masse d'hommes grandement ignorante le pouvoir qu'a pris le Général Toussaint sur ses frères de St. Domingue. Il est le maître absolu de l'isle et rien ne peut balancer sa volonté, quelqu'elle soit quoique quelques hommes marquans, mais en petit nombre, parmi les Noirs en connoissent et redoutent la trop grande étendue.

Je n'ai cessé moi-même de le craindre et je l'annonce depuis cinq ans au Gouvernement comme devenant toujours plus redoutable. Au reste Toussaint est bon père, excellent époux, bon et honnête envers tout le monde, et ses qualités civiles sont aussi sûres que sa vie politique est astucieuse et coupable.

Rapproché plus particulièrement que beaucoup d'autres par les Circonstances, de cet homme auquel j'ai rendu de grands Services et dont je n'en ambitionnois et n'en reçus jamais aucun d'aucune espèce, je n'ai cessé de chercher à lui inspirer la qualité la plus essentielle à son bonheur et à celui de la Colonie, j'ai pu croire long temps qu'il étoit digne de toute mon estime et des bontés du Gouvernement; je l'avais laissé dans les plus heureuses dispositions au moment de mon départ de la Colonie en l'an

huit; mais combien je l'ai trouvé changé depuis mon départ et pendant mon dernier voyage!

Ce changement n'a pas pu toutefois grandement me surprendre. Toussaint enflé de ses succès contre les hommes de couleur du Sud, qui avoient tout tenté pour le faire périr, recherché par le perfide Gouvernement Américain, qui traitoit exclusivement avec lui, mettoit à sa disposition un grand nombre de bâtimens armés et ne l'entretenoit que de l'utilité réciproque qui résulteroit pour les deux pays de l'échange direct de leurs produits.

Pressé, séduit, violenté peut être par les offres et les propositions des Anglois, qui vouloient exclusivement pour eux, les débris du commerce d'une Colonie qu'ils désiroient infiniment de pouvoir anéantir, ne pouvant la posséder

Bassement, honteusement adulé par des hommes plus mécontents que coupables qu'il a reçus et protegés sur leurs biens autant par bonté que par politique; comment espérer que Toussaint ne s'égareroit pas? Oui, il est pleinement égaré et c'est là le sujet de toute peine pour moi, et peut être la source des plus grands malheurs pour le pays que j'aime en bon françois et que j'ai la conscience d'avoir bien servi pendant

quinze ans.

Cependant au milieu de son égarement, que j'ai plus que personne reproché et peut être reproché seul à cet homme, auquel j'ai toujours dit toute la vérité, j'ai reconnu des indications précieuses du reste de la soumission que je lui avois connue envers le Gouvernement français. Toussaint ne cesse de se plaindre; Toussaint n'a cessé de me dire qu'il est aussi bon français que qui que ce soit: mais il assure que le Gouvernem.t ne veut pas lui pardonner ses fautes, qu'on veut les lui faire expier par une fin honteuse, et alors cet homme du caractère le plus ferme et le plus absolu, laisse trop appercevoir l'intention où il est de défendre une vie qu'il avoue n'être pas exempte de grandes fautes; mais qu'il prétend aussi avoir signalée par d'importans services; il m'a souvent répété: J'ai mal fait hier et avant hier, je méritois d'être puni pour le fait et jamais pour mes intentions; mais j'avois bien fait auparavant, pourquoi le Gouvernement n'a-t-il jamais voulu me le dire? Si j'étois blanc je serois au dessus de tout éloge je mérite cependant plus comme noir; mes fautes d'aujourd'hui sont dues à mes inquiétudes. Il m'a dit enfin ce qu'il m'est impossible de confier

au papier.

C'est en assez dire sans doute sur la situation actuelle de la Colonie et de ses infortunés habitans, je me sens pressé du besoin d'indiquer quelque remède à leurs maux. Je sais que chaque heure qui frappe, en rappellant aux derniers que le tems de leur penible existence s'écoule, leur rappelle aussi que cette existence peut être terminée d'un moment à l'autre de la maniere la plus affreuse.

Je vais donc proposer ce que je pense convenir à la circonstance, je serai loin malheureusement de présenter des moyens qui paroissent repondre à la dignité et à la Superiorité du Gouvernement français; mais que peut ajouter aujourd'hui à sa gloire le Gouvernement ?. Le pardon des fautes le soin de rallier par la persuasion et la bonté des hommes egarés, semblent être la seule jouissance qu'il puisse encore ambitionner.

Il est aisé d'appercevoir d'après ce qu'il a été dit, et c'est entierement mon opinion, il est aisé d'appercevoir dis-je que Toussaint maître absolu de la Colonie est également maître de faire qu'elle soit parfaitement soumise aux volontés du Gouvernement français. Nul doute qu'au moment où j'ai quitté la Colonie, si Toussaint avoit reçu des ordres du Premier Consul, et que lui Toussaint

eut commandé leur Stricte exécution, ils eussent été reçus avec reconnoissance et exécutés avec grande joie par tous les habitans à quelques légères exceptions près, grandement insignifiantes. Rien n'est donc plus pressant et plus interessant que de pouvoir approcher de cet homme que je crois pénétré du besoin d'avoir l'estime du Gouvernement, besoin qui deviendra infiniment plus pressant pour lui au moment de la paix.

Je pense donc qu'il faudroit faire partir sous le plus bref délai possible deux ou trois hommes d'un grand choix, qui se rendroient à S. Domingue pour y annoncer la paix, raisonner Toussaint et le rappeller de ses égaremens. Les Commissaires francais seroient porteurs des volontés du 1.er Consul et d'une réponse à l'envoi dernierement fait au Gouvernement.

Je désignerois deux de ces Commissaires que je crois essentiel à envoyer ; l'un d'eux seroit le C.en Coisson, homme respectable et Directeur de l'Institution Coloniale : il devroit emmener avec lui les enfans de Toussaint et tous ceux de ses élèves dont l'education est faite. Cet homme grandement estimé à S. Domingue, y seroit vu avec toute

vénération et produiroit la plus heureuse sensation: il emmeneroit avec lui de nouveaux élèves de choix qui continueroient à nourrir les mêmes liens entre la Colonie et la métropole. Personne ne peut autant que le C.en Coisson sur l'esprit de Toussaint et surtout les Chefs noirs.

Je lui adjoindrois, avec grand intérêt pour le Succès de la mission, un homme de mérite qui est l'ami du C.en Pascal, secretaire Général du Gouvernement: ce secretaire intime est le seul homme doué de qualités publiques qui soit auprès du Général en Chef: il a eu toute sa confiance; mais son attachement à la Métropole le fait écarter en ce moment: il est cependant toujours estimé et mérite de l'être. Il est indispensable pour les conciliateurs d'être guidés par cet homme. Pascal est plein d'estime et de confiance pour le Citoyen Méjean, homme de Loi, et c'est ce qui me détermine au choix de ce Citoyen éclairé, que je crois infiniment capable de cette importante mission

Je ne m'oublierai pas au point d'annoncer un troisième Commissaire que je desirerois être un militaire et ne céderoit sur ce point qu'aux ordres du Ministre, mais je pense qu'il doit être un Général

Divisionnaire distingué.

Ces Commissaires auroient les ordres les plus positifs de revenir promptement et les affligeantes dispositions nécessaires pour assurer le Succès de leur mission, ne seroient pas négligées pendant leur absence, qui devroit même être assez court, pour que les moyens de contrainte arrivassent encore dans la meilleure saison pour agir

Toussaint, j'ose l'espérer, satisfera le Gouvernement; dans le cas contraire son influence sera infiniment diminuée, et les moyens de réduction à employer frapperont bien plus surement. Un écrit bien fait sur la conduite des Noirs en ce moment, et furtivement disséminé dans la Colonie, produiroit aussi le plus grand effet: il m'a été demandé par un Chef Noir, homme grandement à distinguer.

Un grand moyen enfin à employer dans le cas où il y auroit nécessité de faire usage de la force ouverte, seroit que la partie Espagnole put être rendue à l'Espagne. Les habitans de cette partie qui pourroient user de représailles et reprendre sans coup ferir, sur les trouppes de Toussaint, le pays dont il s'est emparé, sans le consentement du Gouvernement Espagnol, assureroient par le soin qu'ils auroient des Trouppes en leur pouvoir, les

ménagemens qu'il importe tant de procurer aux planteurs de la partie française. La possession de la partie Espagnole par ses anciens maîtres peut aussi seule rassurer contre les émigrations bien difficile à arrêter dans l'hypothèse où toute la Colonie reconnoîtroit la même autorité.

Peut être le brulant desir d'éviter les malheurs effroyables, que je redoute pour S. Domingue m'égare, et je le crains ; mais que ne peut sur moi ce desir ? Il m'a fait souhaiter ardemment qu'un Article des préliminaires de paix eut parlé de l'Etat des Colonies ; rien n'eut été plus efficace pour la tranquillité de celle de S. Domingue que de déclarer „ que le bonheur des Colons et la prospérité de la Colonie, dépendant absolument de la sagesse des Loix Spéciales qui doivent gouverner les contrées éloignées, soumises aux Loix de la République, la France prendra de suite les mesures nécessaires pour y rappeller l'ordre et la splendeur, pouvant compter sur la bonne volonté et le concours des Puissances contractantes pour parvenir à cet objet important „. Une pareille disposition auroit eu le plus heureux effet pour ramener les Noirs à leurs devoirs et il est grandement à regretter qu'elle n'ait pas été insérée

Je bornerai là mes idées sur les premieres demarches à faire pour tâcher de rétablir sans déchirement à S. Domingue la soumission due au Gouvernement. Un plan de réduction par la force des Armes exigeroit un travail très-étendu et ce ne seroit qu'avec la douleur la plus amère que je m'occuperois d'un projet, que je crois devoir coûter à la france des efforts inouis en entrainant la perte presqu'inévitable de cette souffrante et depuis si long temps trop malheureuse Caste blanche qui afflue journellement à S. Domingue; d'ou j'estime que, malgré les crimes et l'égarement des hommes, le Sol le plus riche de l'univers, qui ne se dément point, fournira encore cette année pour la valeur de cent millions de denrées Coloniales rendues en france.

Présenter au Gouvernement françois d'aujourd'hui, pour lui assurer la soumission d'une section de son territoire, une mesure aussi peu analogue à sa superiorité, que celle que je viens d'indiquer, est sans doute une chose hardie; mais je connois à fond le véritable Etat de la Colonie; je ne puis me deffendre

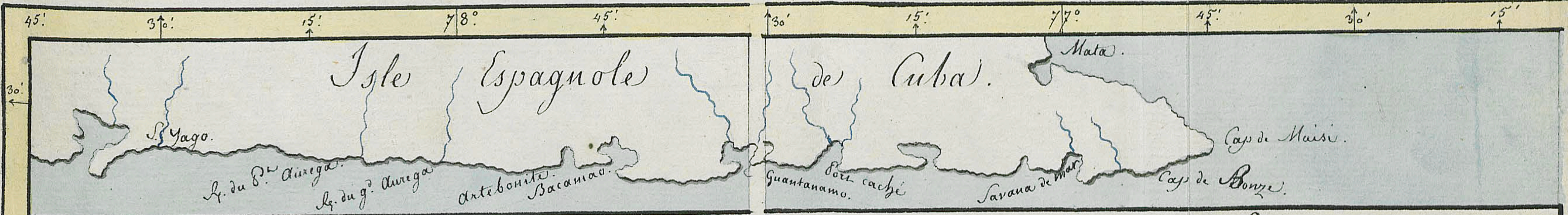
62/

des idées les plus accablantes, quand je m'arrête sur le Sort dont sont ménacés les infortunés Européens actuellement dans la Colonie, et quand je pense qu'un envoi de dix mille hommes en ce moment seroit insuffisant, et pousseroit à une révolte certaine, je ne puis retenir mon désespoir qui s'augmente encore en prévoyant que vingt mille braves pourroient peut être détruire trente mille Noirs; mais qu'il est plus probable que trente mille Européens pourroient Sucomber, avant d'avoir détruit vingt mille Noirs retirés dans les bois et rochers inabordables de St. Domingue, où ne manqueront pas de se retrancher les rébelles après l'incendie de toutes les plaines et la nouvelle destruction d'un pays marchant déja rapidement à son rétablissement

Paris le 21. Vendemiaire an 10

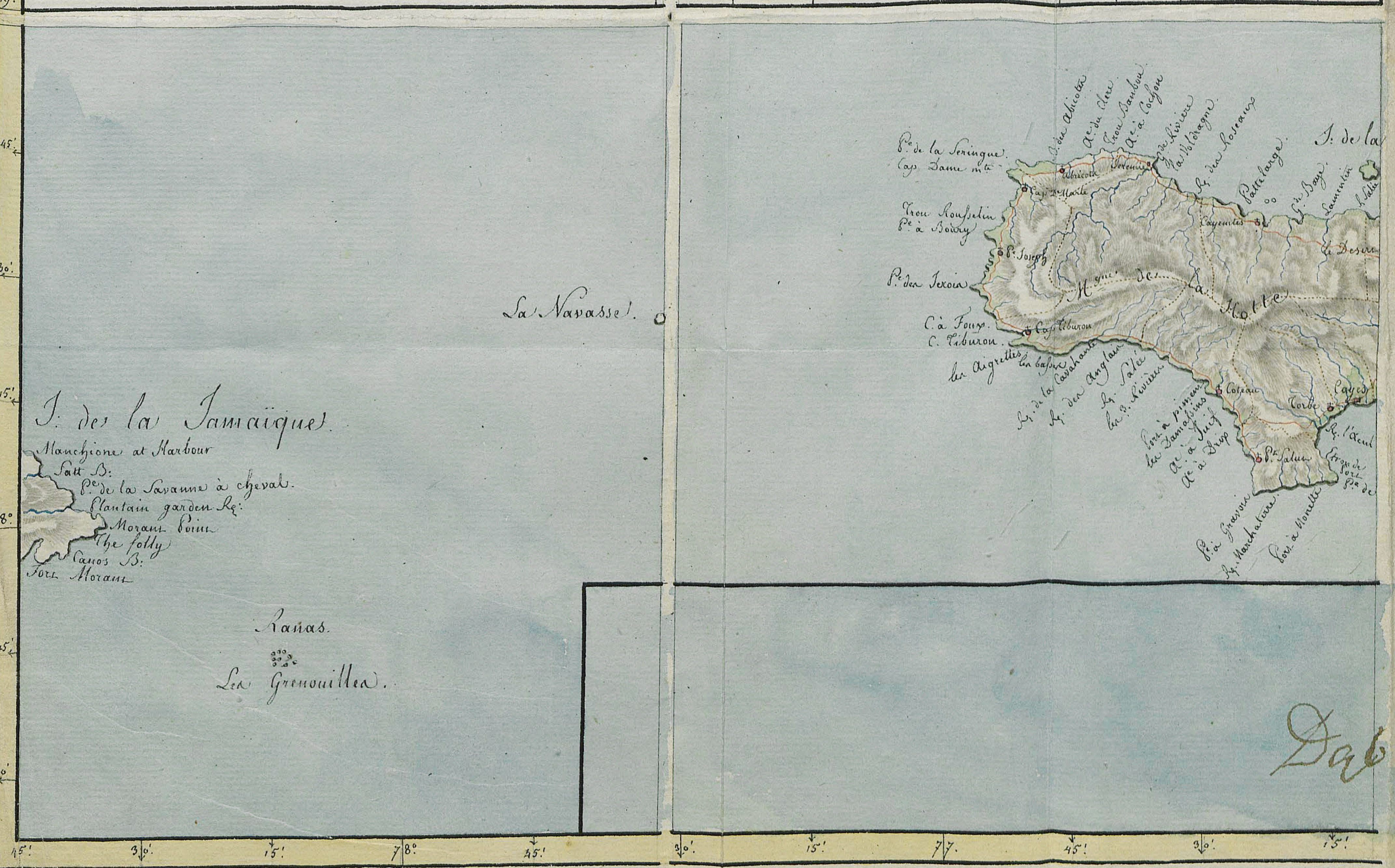
Dabrowski

I St Domingue

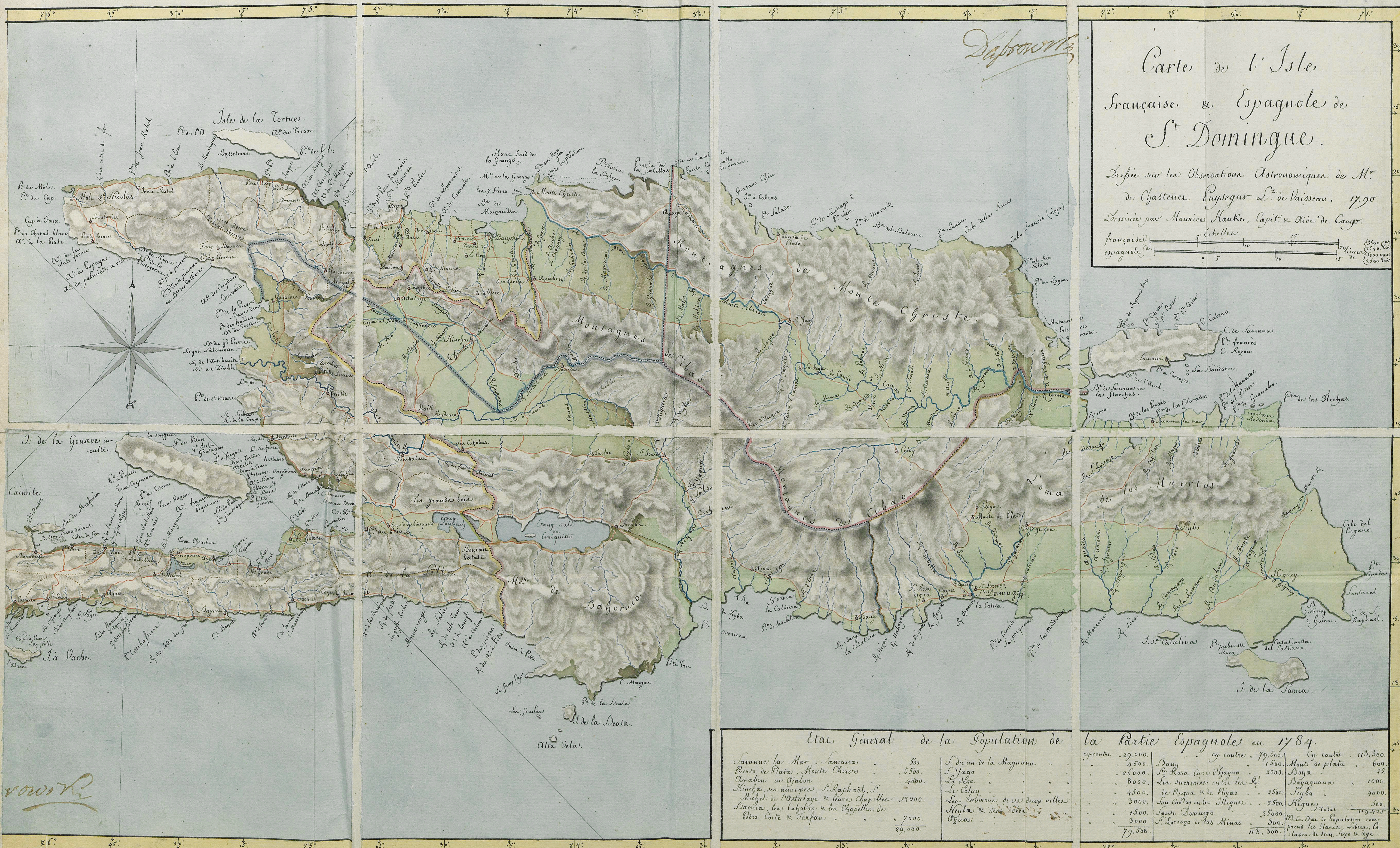


Etat Général de la Population & des cultures de la partie Française, en 1789.

Departemt.	Districts	Paroisses	De tous âge & sexe. Blancs	Libres	Esclaves	Sucreries en Blanc	Brut	Caffé-yères	Indigo-teries	Cotton-neries	Cacao-teries	Guildi-veries
du Nord	Fort Dauphin	Fort Dauphin, Maribaroux	559.	575.	9244.	29.	5.	79.	11.	..	..	4.
		Ouan a minthe, Vallier	485.	628.	9229.	25	2.	150.	1.	..	..	4.
		le Terrier rouge, le Trou	564.	374.	13,732.	57.	1.	152.	35.	5.	..	6.
	le Cap	le quartier Morin, la grande Riviere	699.	829.	17,186.	34.	1.	258	..	1.	..	5.
		le Dondon, la Marmelade, Canton d'enne.	1002.	262.	16,501.	2.	1.	217.	1.	2.	..	1.
		l'Acul, Limonade, Ste Susanne	693	758.	18,423.	36.	4.	158.	7.	4.	..	9.
		la plaine du Nord, la petite anse	313.	115.	10,324.	44.	7.	58.	1	3.	2	13.
		le Cap & Dependances	3013.	1287.	11,828.	1.	..	4.	1	1.	..	3.
		le Limbé, le port Margot	728	880.	14,731.	24.	6	337.	5.	2.	2.	7.
		le Borgue, Plaisance, Pilate	829	411.	14,103.	..	..	325.	3	3.	2.	..
	Port de Paix	St Louis du port paix, Ie Tortue, Gd. Morne, St. piment	2016.	1424.	27,071.	6.	3	229.	369.	29.	2.	4.
		le Môle S. Nicolas, Bombarde	1149.	267.	2284.	..	..	42.	10.	16.	..	..
de l'Ouest	St Marc.	Gonaïves, St Marc, les Verettes, la petite Riviere	3591.	2081.	54,176.	21.	23.	368.	1189.	327.	1.	12.
	Port au Prince	l'Arcahaye	702.	611.	17,241.	10.	38.	68.	49.	25.	..	15.
		le Mirebalais	829.	2162.	10,901.	3.	..	33.	331.	25.	2.	..
		la croix des bouquets, le port au Prince	2754.	1966.	41,739.	54.	88.	173	16.	24.	1.	30.
		Lecogane	1064	2300.	16,492.	27.	40.	64.	79.	20.	..	27.
	Jacmel	Baynet, Jacmel, Cayes de Jacmel	1521.	2299	21,264.	..	1.	68.	137.	109.	3.	..
du Sud	Petit Goave	Grand Goave, petit Goave, St Michel, Fonds des Negres	846.	842.	17,309	12.	16.	57.	33.	27.	2.	12.
		l'Anse à veau, le petit Trou	890.	850.	13,249.	5.	12.	13.	210.	9.	1.	7.
	Jeremie	Jérémie, le cap Dame Marie	2061.	1110.	21,854.	3.	5.	118.	45.	32.	27.	6.
	les Cayes	Cap Tiburon, les cotteaux	752.	342.	7907.	2.	1.	26.	172.	14.	5.	..
		Torbek, les Cayes	2556	1568	29,369.	26.	85.	77.	183	81.	2.	19.
	St Louis	Cavaillon, St Louis, Aquin	1208	907.	18,278.	10	23.	43.	263	30.	2.	8.
		Totaux	30,831.	24,848.	434,429.	431.	362.	3117.	3150	789.	54.	182.



N°2. St Domingue



Etat Général de la Population de la Partie Espagnole en 1784.

		cy-contre	29,000.	cy-contre	79,500.	Cy-contre	113,300.
Savanne la Mar, Samana	500.	S. Juan de la Maguana	4500.	Bany	1500.	Monte de plata	600.
Puerto de Plata, Monte Christe	5500.	S. Yago	26000.	Sta Rosa Cure d'Hayna	2000.	Boya	25.
Axabon ou Ajabon	4000.	La Vega	8000.	Les sucreries entre les Rs de Nigua & de Nizao	2500.	Bayaguana	1000.
Hincha, ses annexes, S. Raphaël, S. Michel de l'Attalaye & leurs Chapelles	12000.	Le Cotuy	4500.	San Carlos ou les Illegnes	2500.	Seybo	4000.
Banica, les Cahobas & les Chapelles de Pedro Corte & Farfan	7000.	Les Environs de ces deux villes	3000.	Santo Domingo	25000.	Higuey	500.
		Neyba & ses côtes	1500.	S. Lorenzo de las Minas	300.	Total	119,425.
		Azua	3000				
	29,000.		79,500.		113,300.		

NB. Cet Etat de Population comprend les blancs, Libres, Esclaves de tout Sexe & âge.